

Les Vaudois à travers les âges : l'époque néolithique ou de la pierre polie

Autor(en): **Clarmont, Pierre de**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **76 (1949)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les Vaudois à travers les âges

L'époque néolithique ou de la pierre polie

par *Pierre de Clarmont* (sur Morges)

CHAPITRE II

*Notre beau pays a toujours attiré les étrangers. Après vingt-cinq siècles de tranquillité et de prospérité, les gens du paléolithique (races de Crô-Magnon, d'Aurignac, de la Madeleine, et chez nous de Pompaples *) s'aperçurent, à leurs surprise et détriment, qu'ils n'étaient pas seuls à régner sur la création. Petit à petit nous arrivaient des régions de l'Est des individus d'origine inconnue et d'un gabarit insolite. De taille sensiblement inférieure à celle de nos Vaudois cavernicoles, ils étaient cependant joliment râblés et durs du cotzon. De plus, ils avaient la tête ronde et non pas allongée en arrière, comme celle de l'Homo pompapensis. Leur face était large, aux pommettes saillantes.*

Tant qu'ils se contentèrent de s'infiltrer en catinini, les premiers occupants ne réagirent que mollement. Il éclatait bien une niaise, de temps en temps, quand les représentants des deux races se rencontraient sur la même piste, ou quand les intrus rôdaient trop autour des femmes et des filles des cavernes. Mais ces petits conflits ne tiraient pas à conséquence. On se contentait de se crier des noms, d'échanger de vilaines raisons, sans se comprendre tout d'abord, et de se maquiller avec des cailloux ou des pives. Cependant, le flot des nouveaux venus ne faisait que croître avec les années et quand la population autochtone se rendit compte du danger, il était trop tard.

La noble race de Pompaples eut beau mobiliser toutes ses forces viriles, élite, landwehr et landsturm (façon de parler, bien entendu !), les grandes distances d'une caverne à une autre ne permettaient pas de rapides concentrations, tandis que ces poisons de brachycéphales vous surgissaient de partout à la fois. Il y eut de puissantes empoignées en bien des endroits du canton ; hélas ! nos pauvres indigènes enregistrèrent peignées sur brossées et finirent par se retirer tout capots dans leurs grottes.

N'ayant jamais envisagé de concurrence, ils ne s'étaient pas préparés à la guerre.

Mais surtout, leur armement ne valait rien comparé à celui des envahisseurs qui ne se contentaient pas de tailler le silex, mais savaient le polir et lui donner un fini incomparable, tout cela à l'huile de coude !

Qu'arriva-t-il tout naturellement ? Que les femmes des vaincus se mirent à commercer avec les vainqueurs, elles qui auparavant faisaient les fières et ne se seraient pas laissées tiuffer, par ces cradzets de l'Est, pour tout l'ivoire du monde. Leurs grandes berclures de maris n'avaient pas su se défendre ? A eux le « fi ! »... et les cornes ! Aux conquérants le banquet de la vie, avec les grandes platées d'amourettes de mammoth **. De leur côté, les hommes à tête ronde ne boudaient pas aux plaisirs de la fraternisation, et s'arrachaient ces belles personnes longues de figure, mais puissantes de croupe, qui avaient fait l'orgueil de la race de Pompaples.

Ce fut chez nous le glas de la civilisation paléolithique et l'essor prodigieux de la technique de la pierre polie.

Entre temps, le climat avait lui aussi évolué, avec le retrait des glaciers. D'arc-

* Voir chapitre 1^{er}, *Conteur vaudois* du 15 février 1949.

** Le mammoth déjà, était devenu fort rare. Le dernier fut tiré autour de 29 470 dans les marais de Treycovagnes.

tique, il était devenu tempéré, des rivières bouillonnantes descendaient des montagnes, fertilisant la plaine de leurs alluvions. Les conservateurs à tous crins, ceux qui ne jureraient que par le renne et le mammoth, suivirent l'émigration de ces animaux vers le nord. Les derniers vestiges de l'*Homo pompaplenensis* se fondirent dans la masse des nouveaux occupants, abandonnant les cavernes enfumées de leurs ancêtres pour camper sous la tente.

Du mélange des deux races naquit une nouvelle civilisation, qui, de siècle en siècle, au fur et à mesure que le climat se réchauffait, y adaptait ses mœurs et ses habitudes. Des forêts luxuriantes, épaisses et profondes recouvraient le plateau, là où ne s'étendaient autrefois que des steppes couvertes de neige les deux tiers de l'année. Le gibier foisonnait dans ces forêts, et les chasseurs avaient bon temps.

Comment en vinrent-ils à s'établir sur l'eau ?

La civilisation lacustre

Les archives officielles, les professeurs, les régents ne vous en disent pas long sur l'origine des lacustres. C'est qu'ils n'en savent pas grand-chose. Les uns supposent que ces gens sont venus de l'étranger et ont imposé leur manière de vivre aux premiers néolithiques, les autres prétendent que cette nouvelle civilisation est née dans le pays et s'est développée tout simplement à la faveur de l'adoucissement du climat et de l'envahissement du sol par les forêts. La méthode conjecturale s'accommode de cette dernière hypothèse.

Toujours est-il que, entre 15 000 et 10 000 ans avant notre ère, la plupart des lacs du canton et de la Suisse voyaient pousser les villages sur pilotis comme des champignons. Et, si l'on en juge par la reconstitution faite il y a quelques années par M. Cornaz, à Saint-Prex, c'était de bien jolis villages, où il faisait bon vivre à l'abri des attaques des grands carnassiers — ours, loups et lynx — et de

tous les satanés insectes qui empoisonnent l'existence des campeurs terriens : cloportes, cafards, mille-pattes, araignées et fourmis roussettes. Le soir venu, on retirait la passerelle mobile sur la plateforme, et tout était dit : on pouvait aller se réveiller tranquille.

Comme tous les autres, les Lacustres vaudis vivaient principalement de la pêche. Dès l'âge le plus tendre, les gamins s'exerçaient à la plombette et l'on voyait de crouilles branla-pantets lever des boïats de vengerons et de perchettes comme le Tout-Puissant n'en fait plus aujourd'hui. Les aînés pêchaient au filet, à la ligne, à la nasse et à la fourchette. Le poisson, c'était le pain quotidien, et on aurait botté le bas du dos à celui qui aurait prétendu vendre les filets de féra à 1 fr. les cent grammes !

La vie sociale avait fait bien des progrès sur celle des habitants des cavernes. La question du feu était simplifiée. On ne perdait plus son temps à roiller sur un caillou pour en faire gicler des étincelles. Toute famille de sorte possédait son morceau d'amadou toujours en veilleuse dans son pot de terre, et un beau tas de rebibes provenant des travaux de charpente.

Les moments de loisirs étaient nombreux. Par les fortes chaleurs, on faisait trempette en famille, ou bien on écrasait une flemme sur le sable de la grève. Par les beaux soirs, on faisait de jolis tours en pirogues, on allait en visites dans les villages voisins, puis on revevait en ça, à rames ou à voile, en chantant des mélées ou en jouant de la flûte de roseau.

On prête aux Lacustres l'invention de l'agriculture et la domestication des sangliers qui sont à l'origine de l'espèce porcine actuelle ; ils fournissaient de rudes caïons, ma foi, à en juger par les mâchoires retrouvées dans les vestiges des palafittes.

Les Lacustres n'enterraient pas leurs morts, pas plus qu'ils ne leur mettaient la pierre au cou pour les immerger au large, comme on serait tenté de le croire. Ils

mettaient le défunt dans une petite hutte à prudente distance du village, embardouflaient le corps de résine et boutaient le feu à tout le commerce. C'est pourquoi on n'a jamais retrouvé de squelettes humains de cette époque, sauf quelques crânes de chefs célèbres, dont la tête a dû être séparée du tronc et fumée pour être conservée dans une pétufle.

Le développement de l'agriculture et le défrichement du sol firent que peu à peu ces gens se risquèrent à aller habiter sur terre ferme et que, rassasiés de poissons, la

civilisation des palafittes tomba peu à peu en désuétude.

Ne restèrent au bord des lacs que les enragés pêcheurs dont les descendants pratiquent encore près de Villeneuve, aux Pierrettes près de St-Sulpice, et sous Perroy, près de Rolle, et qui ont tourné au professionnalisme.

Une aube nouvelle se levait pour les Vaudois : celle de l'âge du bronze, qui commença vers les 11 000 avant J.-C. Nous verrons ça au prochain chapitre.

(A suivre.)

« Ces batoilles » ... !

Elles sont innombrables chez nous. La preuve ? Le mot français bavard possède, dans notre bon parler vaudois, un grand nombre de synonymes : batoille, barjaque, tapette, tabousse, et j'en passe... Et tous ces mots sont féminins !

Aussi, quand ces messieurs sentent le besoin de s'épancher, ont-ils beaucoup à dire à ce sujet.

Un tel raconte qu'il a fait enregistrer la voix de sa femme chez un marchand de gramophones et explique : « Comme ça, sur disque, je peux l'interrompre quand je veux ! » Tel autre prétend qu'il n'a pas adressé la parole à sa bourgeoise depuis tantôt trois semaines parce qu'il n'arrivait pas à l'interrompre...

Un troisième, à qui un ami disait avec commisération : « Chez toi, c'est ta femme qui a toujours le dernier mot, avoue-le ! » répond sans se troubler : « Oh, pas toujours, il y a des fois où elle s'endort avant moi... »

L'autre matin, dans un trolley gelé, nous étions une poignée de voyageurs sur les coussins-banquises. L'atmosphère ne se prêtait guère aux confidences. Pourtant, il y avait là une personne dont la langue était bien dégélée... Elle parlait, parlait, mais le trolley était figé et un seul auditeur paraissait la suivre et réagir à ses récits. Il descendit. Et l'éloquente voyageuse changea de place et reprit le fil de son discours en s'adressant, cette fois-ci, à une nouvelle arrivante...

Au moment de quitter le trolley, un Vaudois cent pour cent, un de ces hommes qui ne parlent que quand ils ont quelque chose à dire, se penche vers les voyageurs et leur glisse confidentiellement : « Elle a été vaccinée avec une aiguille de gramophone. »

M. M.

En cette place du Tunnel où se rencontrent les gens de la ville et leurs amis de la campagne vous trouverez au

Café des Négociants

des vins tirés au tonneau, amoureusement soignés ; des mets succulents préparés à la mode de chez nous ; fondues ; grillades ; charcuterie renommée.

L. PÉCLAT, prop.